

étrangers étaient venus, à cette occasion, dans la cité de Nemausus. D'autres avaient envoyé des ordres écrits et, en tout cas, les enchères ont été chaudement poussées. Or, voici quelques-uns des prix :

Un hollande du *Feu*, de Barbusse, a atteint 430 francs. L'édition de 1782 des *Liaisons Dangereuses* est arrivée à 800. « Une huitième édition » d'un La Bruyère relié aux armes d'un Cardinal a fait 700 francs et nous ne commettrons pas d'indiscrétion en disant que c'est M. Louis Barthou qui l'a acquise, pour sa belle Bibliothèque. Un vélin de *Madame Bovary* n'a pas dépassé 300 francs. Un japon de *La Vie en fleurs*, de France, s'en est tenu à la même somme. Un Théophile Gautier dans l'édition originale a été adjugé à 330 francs, cependant qu'un Beaumarchais a, dans les mêmes conditions, fait tout juste 290 francs et qu'un exemplaire des pièces condamnées de Baudelaire fut adjugé à 310... *Habent sua fata libelli.* — c. p.

§

Un legs de Prosper Mérimée à la Bibliothèque Nationale. — Il y a un demi-siècle, la Bibliothèque Nationale entra en possession d'un legs de Prosper Mérimée d'une curieuse manière.

L'écrivain avait fait don à la Bibliothèque de sa remarquable collection de bagues et de pierres antiques. Il mourut, on le sait, à Cannes, le 23 septembre 1870, et pendant la Commune l'incendie détruisit à peu près tout dans son logis parisien. On ne songea plus au don des Antiques.

Les mois passèrent quand, un jour, l'exécuteur testamentaire de Mérimée, M. du Sommerard (fils du fondateur du musée de Cluny et conservateur des collections léguées par son père à l'Etat) découvrit chez lui une caisse qui semblait avoir été oubliée depuis les événements de la Commune.

— Tiens, dit M. du Sommerard, la caisse d'argenterie de Mérimée.

Car celui-ci avait l'habitude, chaque fois qu'il entreprenait un voyage, d'envoyer son argenterie chez son ami.

On ouvrit la caisse : sous les couverts et les plateaux, tout à fait au fond, on découvrit la précieuse collection que l'on croyait à jamais détruite.

C'est alors (1873) que M. du Sommerard la fit parvenir à la Bibliothèque Nationale.

§

Les Souvenirs de Siegfried Wagner. — M. Siegfried Wagner vient de publier un volume de souvenirs, dont voici les dernières lignes ; on n'en méconnaîtra pas l'intérêt et la sincérité :

Il y a des hommes qui voudraient faire de moi un personnage tragique. Ils me considèrent avec un sourire compatissant et voici à peu près ce qu'ils pensent :

« Pauvre homme, comme la gloire de ton père doit te peser ! Combien nous te plaignons ! Et comme tu as encore eu, par-dessus le marché, l'ambition de composer des opéras, comme tu es naïf de croire que tu perceras ainsi ! Pauvre homme pitoyable ! »

Je répondrai ceci : « Ai-je l'air vraiment si aplati, cher lecteur ? Je regretterais fort d'éveiller une aussi fâcheuse impression ; je me sens, en effet, fort bien portant. Toutefois, je vous concède que cela ne m'a pas été facile.

« Il faut déjà pas mal de patience pour arriver à se débarrasser d'un petit nombre de préjugés qui persistent contre le fils d'un grand homme. Je ne sais pas ce qu'il en est dans les autres pays ; mais en Allemagne, c'est comme un dogme que ce fils ne peut être tout au moins qu'un demi-âne, sinon un parfait idiot. S'il y en a un qui ne se conforme pas à ce dogme, on s'en émeut. Restant fidèle à moi-même, mon effort fut de m'égalier à des hommes comme Hans von Wolzogen, qui souffrent et se font honnir, parce qu'ils obéissent à leurs convictions. »

Aussi je crie tranquillement à ces gens compatissants :

« Je ne me sens nullement être un personnage tragique ; je me félicite tous les jours d'avoir eu le bonheur d'avoir un père comme celui-là et de pouvoir nommer une mère comme la mienne, un grand-père comme le mien. Je me félicite de mes sœurs qui n'ont eu que bonté et amour pour leur frère ; je me félicite de ma femme, belle, gaie, sage, et je me félicite de mes quatre enfants ; d'avoir pour patrie la belle et agréable ville de Bayreuth, dont la population, en toute occasion, m'a donné des témoignages de noble sympathie ; je suis fier de la confiance que m'a témoignée le public des Festspiele et nos artistes, et je me réjouis de n'être pas tout à fait sans talent, et d'avoir reçu de mes parents une forte dose de bonne humeur. »

Cher lecteur, trouves-tu qu'un homme qui peut se féliciter de tant de choses ait un visage tragique et inspire la compassion ? — Moi, je ne le crois pas !

S. WAGNER.

§

Choses d'Alsace.

Nancy, 17 avril 1923.

M. Thomas Seltz, président du Centre alsacien, n'a pu résister au plaisir de la riposte. Dans le *Mercure* du 15 avril il me reproche de « nouvelles inexactitudes » au sujet de la situation politique en Alsace, se cantonnant dans son propre point de vue ou avançant des exemples en marge de la question.

Il me suffira de le renvoyer à l'excellent article : *L'Ecole française en Alsace et en Lorraine*, que M. Ambroise Got publie — quelle heureuse coïncidence ! — précisément dans le même numéro du 15 avril. Il constatera que si son nom n'y figure pas, il mériterait cependant d'y figurer entre ceux des abbés Hægy et Muller. Ce sera ma seule réponse. Au surplus, que M. Thomas Seltz prenne donc cette résolution, d'autant plus méritoire si elle lui était pénible : d'aller me rejoindre dans mon humble et paisible obscurité.

JULES FRÖELICH.